

première ligne ^{N°4}

RÉDUIRE LES RISQUES LIÉS AUX CONSOMMATIONS DE DROGUES

Édito

Christophe Mani,
Directeur

La dépendance cachée

A une époque où la médicalisation de la dépendance prend une place importante dans le paysage genevois, il semble pertinent de rappeler qu'il ne s'agit pas de la seule approche thérapeutique. Une approche axée sur la socialisation reste un outil fondamental et complémentaire sur lequel il est nécessaire de continuer à miser.

Face aux phénomènes de rupture et de perte de lien social, une association comme Argos (voir en page 4) intervient pour aider des personnes à se reconstruire et réapprendre à vivre dans une perspective basée sur d'autres lois que celles imposées par le monde de la drogue.

Vivre en société lorsque l'on est dépendant est un défi difficile, que l'on se trouve dans une situation de marginalisation marquée ou que l'on reste intégré au système.

A ce propos, tout le monde a en tête l'image de toxicomanes arpenter la rue à la recherche du dealer qui saura calmer l'angoisse du manque. Par contre, on connaît nettement moins bien la souffrance à laquelle sont confrontées de nombreuses personnes dépendantes socialement intégrées et que Première ligne rencontre assez peu. Elles doivent souvent faire face à leur maladie en silence, éviter la confrontation avec les regards désapprobateurs et éviter de courir le risque de perdre leur emploi ou d'avoir des démêlés avec la justice.

Tout faire pour lutter au quotidien contre les risques d'exclusion sociale et de marginalisation est un combat certainement aussi conséquent que celui à mener pour aider les personnes à quitter la dépendance. L'enjeu est de taille!

Usagers de drogues et autorités politiques : faire tomber le mur

Les politiciens sont experts de la politique. Mais ils n'écoutent peut-être pas assez les usagers de drogues qui, eux, sont experts des questions qui les concernent directement.

Christophe Mani

Le débat public qui a suivi l'assemblée générale de Première ligne du 16 mai 2006 a permis d'inviter à la même table le Conseiller d'Etat Pierre-François Unger, le chef de la police judiciaire, le président de notre association et un usager de drogues. Cette situation est trop rare pour ne pas être soulignée, les usagers de drogues étant en effet souvent absents de ce type de débats, bien que premiers concernés.

Pierre-François Unger assure que l'on ne fera pas de progrès si on ne travaille pas avec les personnes toxicodépendantes. Cette déclaration fait écho chez Jean-Claude qui, en tant que représentant des usagers fréquentant les structures de Première ligne, revendique une place pour les usagers de drogues en tant que citoyens. Il a relevé la nécessité de développer des petits jobs de réinsertion accessibles malgré la consommation, ainsi qu'un besoin de cohérence entre les acteurs de la prévention et de la répression.

A l'écoute de ces propos, plusieurs usagers présents dans la salle font état de leur situation pour interpellier, de manière très pondérée et assurée, des autorités contenues dans des réponses somme toute légalistes et illustrant le décalage qui peut parfois exister entre autorités et terrain. Les usagers présents ont, chacun à leur manière, tenté de faire part de leurs difficultés à vivre dans un contexte les criminalisant pour leur situation de dépendance et dans un univers de contradiction permanent entre accès aux soins et poursuites pénales. Certains ont bien tenté de suggérer une mise à disposition contrôlée de produits afin qu'ils puissent sortir de la

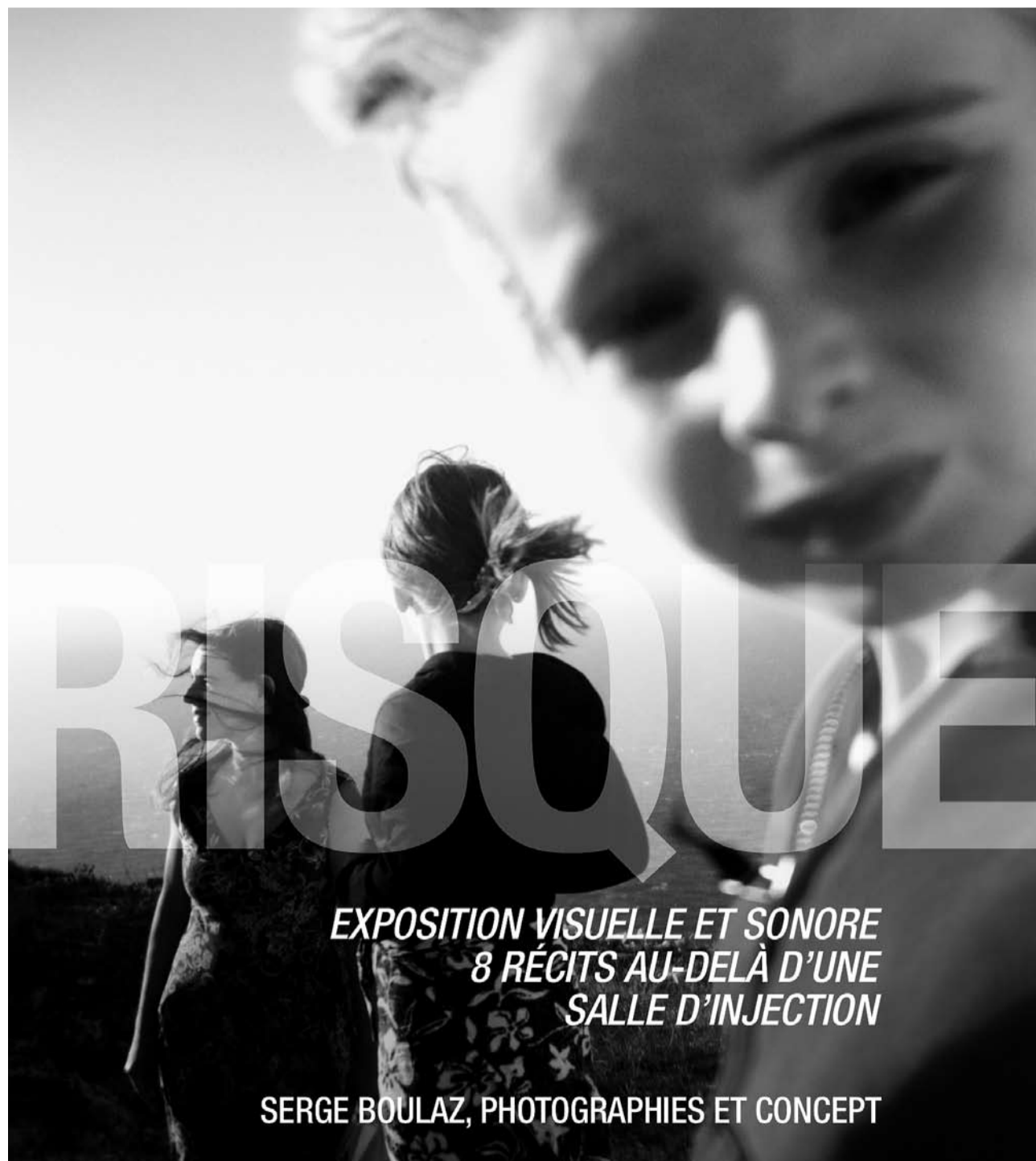
criminalité. La crainte qui leur est opposée est le risque que la société pourrait courir à rendre leur accès trop facile, à favoriser leur usage. Les politiciens sont experts de la vie publique, mais les usagers de drogues sont

aussi experts des questions qui les concernent directement. Ce n'est qu'au travers de ce type de rencontre et d'échange que la situation pourra avancer, que les besoins des uns et des autres pourront être entendus,

afin de tenter de construire une vision commune. C'est pourquoi, dans une perspective d'avenir, Première ligne veillera à multiplier les opportunités de rencontre entre autorités, usagers de drogues et population.

Evénement photo

Serge Boulaz réinterprète des interviews d'usagers réalisées au Quai 9. A voir à la gare Cornavin *lire en page 2*



première
ASSOCIATION GENEVOISE DE
RÉDUCTION DES RISQUES
LIÉS AUX DROGUES
ligne

6, rue de la Pépinière - 1201 Genève - www.premiereligne.ch - T. 022 748 28 78

BCG compte K 3279.09.07 - Tirage 5'000 ex. - Paraît 3 x par année

Éditeur responsable Christophe Mani

Coordination Xavier Pellegrini textes@textes.ch

Création graphique a. bergerioux@bluewin.ch Mise en page Jean-Claude Etienne

Ont également contribué à ce numéro : Martine Baudin, Hervé Durnat, Sibylle Monney,

Anne O'Neil, Olivier Righetti.

DU 29 JANVIER AU 4 FÉVRIER 2007
DE 8H À 20H00
HALL CENTRAL DE LA
GARE DE CORNAVIN - GENÈVE

Les usagers de drogues en images et sons



Entretien: Sibylle Monney
Collaboratrice

Le photographe Serge Boulaz interroge les représentations que l'on se fait des consommateurs de drogues et de la toxicomanie. C'est le choix d'un mariage image/son qu'il a retenu, comme invite à défier nos a priori et surtout à risquer une réflexion sur le sens de nos comportements face à la différence.

Formé en éducation spécialisée, Serge Boulaz fait rapidement le choix d'associer l'objectif photographique à sa démarche professionnelle pour médiatiser la parole des laissés pour compte. Ses différentes odysées l'amènent à rencontrer des jeunes en rupture, des enfants travailleurs, des prisonniers, des bandits ou encore des paysans. Ce sont aujourd'hui les usagers de drogues qui retiennent son attention. En association avec Première Ligne, l'exposition propose un dispositif sonore où chaque usager se raconte avec à l'appui - reflets des ces évocations - les images photographiques de Serge Boulaz.

Pourquoi avoir choisi d'interroger nos représentations de la toxicomanie?

L'événement déclencheur a été la réaction d'une amie face aux personnes toxicomanes qu'elle croisait le soir, près de la gare Cornavin. Ces rencontres provoquaient en elle des émotions peu sympathiques, notamment la peur. Il est vrai qu'une personne toxicomane peut provoquer chez tout un chacun des attitudes ou des pensées qui sont souvent irrationnelles et dues à la méconnaissance que l'on a d'elle, au-delà de son statut de consommateur de produits stupéfiants. Mais j'ai moi-même travaillé avec d'anciens usagers de drogues et je sais qu'intrinsèquement

Interview Pour son exposition, Serge Boulaz a fait parler les visiteurs du Quai 9 avant d'interpréter photographiquement leur discours.

ils nous ressemblent, une fois que l'on enlève le produit et le problème de dépendance. J'avais envie d'aller au-delà des représentations et des clichés que l'on a toutes et tous. Je me suis alors demandé comment, en tant que photographe et éducateur spécialisé, je pouvais illustrer cela.

Et alors?

Alors j'ai pas mal cogité parce que je ne voulais pas faire de portrait ou parler de consommation et de parcours de vie. Je voulais sortir de cela. J'ai donc travaillé sur le plus petit dénominateur commun entre un usager de drogues et une personne non consommatrice et j'ai choisi de montrer les petits éléments de la vie, les souvenirs et les anecdotes qui sont importantes car c'est là que les gens se racontent le plus.

Que montrent vos images?

Elles sont mon interprétation de ce qui m'a été dit mais aussi de ce qui n'a pas été clairement énoncé par les consommateurs de drogues au moment de ces entretiens. Mes images peuvent être collées à leurs propos ou être métaphoriques, en fonction de ce que m'inspirent les récits. Sur la forme,

je me suis laissé une grande liberté en utilisant plusieurs formats, le noir/blanc ou la couleur.

Le cadre d'exposition fait également l'objet d'un traitement particulier. Pourquoi?

Oui, j'ai choisi d'exposer ce travail dans un espace qui reconstitue la salle d'injection du Quai 9. En proposant au spectateur de s'asseoir à la place d'un usager de drogues, je souhaite le bousculer et jouer un peu sur l'effet provocateur.

Comment avez-vous procédé pour impliquer les usagers dans votre démarche?

D'abord, pour créer un lien, j'ai dû passer beaucoup de temps au Quai 9 et ça n'a pas été une expérience facile. On ne peut pas ressortir indemne du Quai 9, c'est une partie de la misère du monde qui t'arrive dans la gueule. Mon travail n'a pas été facilité par les allées et venues des usagers entre l'intérieur et l'extérieur du bâtiment et la difficulté d'avoir une discussion non interrompue.

Que vous ont-ils raconté?

Des choses très triviales et non misérabilistes: la cueillette des pommes, les Pyramides d'Égypte, l'Angleterre... Je ne voulais

pas rentrer dans les côtés noirs de leur histoire de vie et je pense que les usagers l'ont bien reçu. Ce que j'ai apprécié, c'est la peine qu'ils se sont donnés pour se raconter. Ces moments ont été les plus forts de mon travail et sont d'excellents souvenirs.

Que peut la photographie dite sociale?

Parfois, l'image peut avoir plus d'impact que les mots et permet de mettre des choses en valeur pour les dénoncer. Par exemple, cela me pose un problème que des personnes en situation de précarité soient stigmatisées.

Le rapport aux autres semble essentiel pour vous?

Je ne peux pas vivre reclus: les gens m'intéressent. D'ailleurs je ne sais pas si ce que j'aime le plus c'est l'image ou ce que l'image me permet, c'est-à-dire la rencontre.

Ce travail était-il un pari difficile?

Oui, et je suis satisfait de l'avoir fait et d'être arrivé à un résultat qui colle. Rien n'était gagné d'avance.

Exposition photo «Risque» Hall central de la gare Cornavin. Du 29 janvier au 4 février 2007, de 8h. à 20h.

Soirée publique ▲

Consommation des jeunes: un symptôme

Débats Des problèmes préexistants expliquent souvent le recours à un produit.

Sibylle Monney

Lors du sixième débat public organisé par Première Ligne et conduit par Judith Repond, animatrice à Radio Cité, il a été question de réduction des risques liés à la consommation de cannabis, de drogue de synthèse, de cocaïne ou d'alcool, plus spécifiquement chez les jeunes. Pour lancer la soirée, Humberto Lopes, travailleur social hors murs à la Fas'e (Fondation genevoise pour l'animation socioculturelle) et Philip Nielsen, thérapeute de famille à la Fondation Phénix, ont été invités à partager leur expérience et leur réflexion.

Humberto Lopes est en contact régulier avec 500 jeunes. Certains, dépendants du cannabis, sont souvent en situation de rupture scolaire ou professionnelle: les exigences sont toujours plus élevées pour pouvoir accéder aux écoles supérieures ou pour être accepté par un maître d'apprentissage. A ce sujet, Philip Nielsen confirme que - contrairement à l'idée reçue qui voudrait que la consommation soit la source du malaise - l'usage de produit chez les jeunes est bien le symptôme révélateur d'autres problématiques préexistantes.

Philip Nielsen insiste sur le rôle essentiel joué par la famille en termes de soutien. Parfois même, une seule rencontre avec les parents uniquement débouche sur une issue favorable.

Présents lors de cette soirée, parents, usagers de drogues ou voisins, confrontés de près ou de loin au problème, réagissent. Faut-il avoir une pratique professionnelle dans le domaine pour pouvoir en parler? Philip Nielsen constate qu'il y a aujourd'hui des spécialistes pour tout et qu'en conséquence les parents se déconnectent de ce qu'ils pensent fondamentalement. De plus, confrontés à un contexte économique difficile, certains sont fragilisés et moins armés pour apporter une réponse adéquate à leurs enfants.

Un participant rappelle qu'il existe toute une frange de jeunes qui, invisibles et professionnellement intégrés, consomment en forte quantité le week-end et ne demandent pas d'aide par rapport à cela. Les campagnes de prévention sont-elles adaptées et efficaces? La banalisation de la consommation n'est-elle pas favorisée par la facilité d'accéder au produit et par son prix abordable?

Cette soirée d'échange aura donné une idée des difficultés rencontrées face à la consommation de produits chez les jeunes. Elle permettra peut-être à certains participants de mieux appréhender des situations conflictuelles et de favoriser la communication entre adultes et jeunes consommateurs.

«Nuit blanche?» capte l'attention des oiseaux de nuit

Evaluation Les noctambules reçoivent bien les messages de cette action.

Par Christophe Mani

Dans la deuxième édition de notre journal, nous avons présenté «Nuit blanche?», programme de réduction des risques liés aux drogues consommées en milieu festif, coordonné par Première ligne qui a démarré en juin 2005 et qui est cogéré par dix institutions.

Cette action a pris son essor, avec une présence à ce jour dans plus de vingt soirées ou événements,

dont une participation très remarquée à la Lake parade 2006.

Une évaluation de la mise en place et de la faisabilité de «Nuit blanche?» a été confiée à l'Institut de médecine sociale et préventive de Lausanne dont les principales constatations sont les suivantes:

- «Nuit blanche?» a été bien accueillie, tant par les personnes concernées (publics cibles) que par les clubs ou organisateurs de soirées. A noter que l'acceptabilité des aspects

de «prévention» est plus aisée que ceux de type «réduction des risques» tels que kits sniff qui pourraient jeter un discrédit sur l'établissement par la mise en évidence d'une consommation de drogues illégales.

- Avec 1256 contacts recensés pour 14 soirées, on estime en moyenne à plus de 10% le nombre de participants directement touchés par «Nuit blanche?». Le fait d'allier prévention sexuelle (préservatifs), consommation d'alcool et

consommation de produits illégaux sur le même stand, offre de nombreuses portes d'entrée.

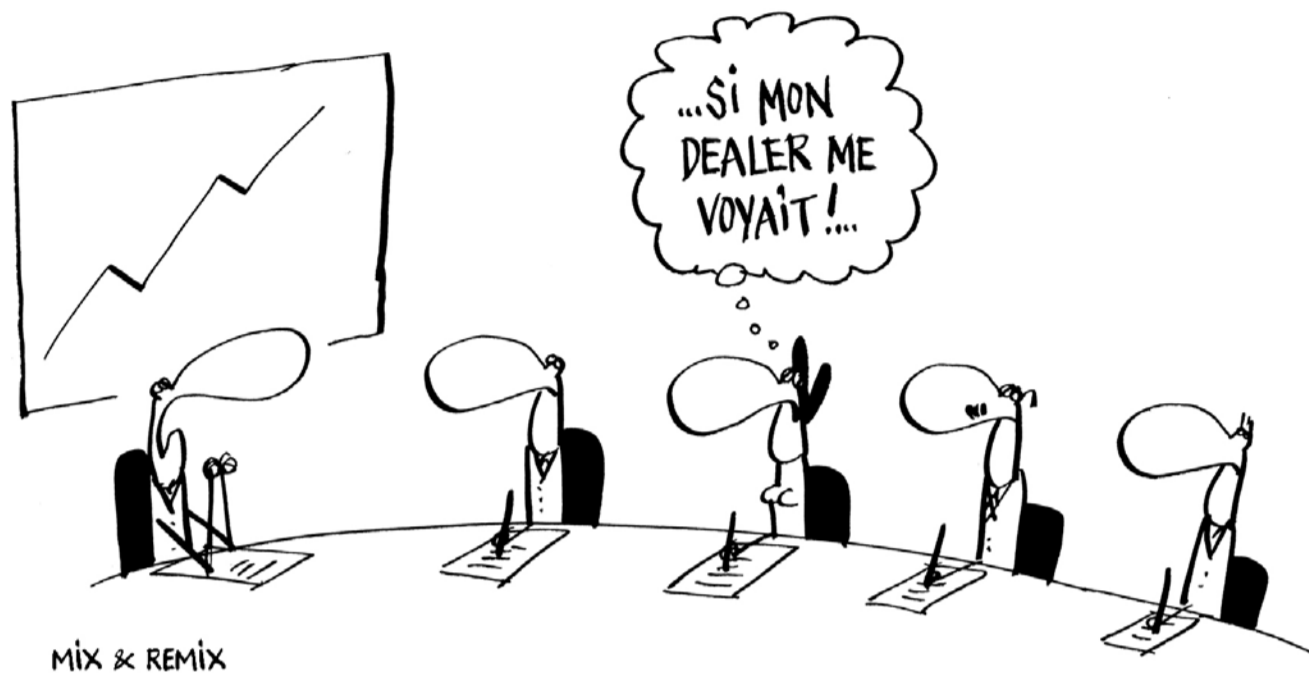
- Au niveau de la consommation de substances, les enquêtes confirment le «trio de tête»: alcool, tabac, cannabis. 73% des répondants ont expérimenté le cannabis et plus de la moitié en ont consommé durant le dernier mois. Parmi les autres substances illégales, la cocaïne vient ensuite et devance l'ecstasy, ce qui semble confirmer une évolution, en tous

les cas par rapport à la représentation habituelle techno-ecstasy. La consommation annoncée de cocaïne est préoccupante, puisque 40% des répondants en ont déjà consommé, dont 16% dans le dernier mois. Ces chiffres ne font que confirmer les nombreux témoignages reçus concernant la banalisation de l'usage de la cocaïne.

D'autres informations et les rapports complets sont disponibles sur www.nuit-blanche.ch et iumsp.ch

«J'ai retrouvé l'essence et la saveur de l'existence»

Témoignage Le parcours de Jade, qui a cessé de consommer avec l'aide des Narcotiques Anonymes. Un message d'espoir pour ceux qui souffrent encore de la maladie de la dépendance.



MIX & REMIX

Jade
Je dédie ce témoignage à mon fils, Sean, à ma fille, Nikita et à tous ceux qui consomment encore.

Je sais lire et je sais écrire; je suis universitaire. Je suis anorexique et toxicomane.

Je m'appelle Jade. Je suis mère de deux enfants à qui je tiens comme à la prunelle de mes yeux. Ce sont des cadeaux du Ciel. J'exerce une activité professionnelle à temps partiel, qui me tient à cœur.

Je viens d'une famille bourgeoise et intellectuelle où je n'ai pas su trouver ma place, malgré l'amour et l'attention de mes parents. Je vivais dans un univers auquel je n'appartenais pas et chaque pas me donnait le vertige. J'étais orpheline, exilée sur ma propre terre.

J'étais écorchée, hypersensible, déchirée entre le désir de vivre et celui de mourir. J'habitais dans un monde de silence, où la folie, sève de peurs et de sang, me guettait à chaque contour. Rien, le silence et c'est tout, la pénombre et le néant...

J'ai fumé mes premiers joints à l'âge de 15 ans et puis un voyage à l'étranger m'a fait découvrir les paradis artificiels des drogues dures.

Comme tout le monde, j'ai commencé à consommer de manière festive

-j'étais toute-puissante- et puis, sans m'en rendre compte, les produits ont fini par prendre le dessus. Ils avaient distillé le poison qui s'écoulait dans mes veines. Pire encore, ils s'étaient emparés de tout mon être et de toute ma vie. J'avais perdu le contrôle. Les produits étaient devenus la formule magique à laquelle j'avais recours pour couvrir mes torrents de larmes et mes sanglots. Ils savaient anesthésier mes souffrances. Ils étaient la trame de ma vie.

Comme tous ceux qui consomment, j'ai une vision assez floue de mon passé de toxicomane.

Ma vie est parsemée de «black-out». La seule certitude qu'il me reste, c'est que, par amour pour mon mari et mes futurs enfants, je n'ai pas consommé de drogues dures pendant les années qu'a duré notre mariage, à l'exception des «benzos» auxquels j'étais et je suis encore accro. (...)

Suite à un divorce douloureux et plus tard à la rupture avec un homme que j'avais dans la peau, j'ai replongé. Mais cette fois, j'allais sombrer et dégringoler dans un abîme sans fin et dans le désespoir inexorable de la solitude. Le temps avait basculé, j'avais perdu tous mes repères, ma dignité et mon intégrité.

Le temps s'était inscrit

dans ma chair et ma douleur était si violente qu'elle m'irradiait.

Je m'isolais de plus en plus du reste du monde. Je voulais mourir.

J'allais rouler la nuit, quand mes enfants étaient chez leur papa, sous l'emprise de mélanges explosifs, dans l'espoir qu'un accident mette fin à mon calvaire.

Aujourd'hui, je suis très heureuse d'être encore en vie. Je n'avais pas beaucoup

d'argent, alors je m'accommo-
dais de relations «pseudo-affectives» avec mes dealers. J'étais devenue une femme objet, une monnaie d'échange. J'étais ruinée et brisée.

Aux yeux des autres, je menais une vie normale ou presque... en dehors du fait que j'étais souvent malade. A vrai dire, je réalise aujourd'hui que j'avais une double vie. Je cachais ma consommation à mes enfants, bien sûr, à

ma famille et à mes amis même les plus proches.

J'élevais mes enfants avec amour et respect et je travaillais avec rigueur et diligence. J'étais la reine des dosages...

Je m'arrangeais pour assumer toutes les responsabilités qui m'incombaient et je faisais face au quotidien tant bien que mal. Mon entourage ne se doutait de rien, je savais les apparences.

Ironie du sort! Je fus la reine des dosages jusqu'au jour où la réalité m'a raillée; j'ai fait une overdose qui aurait pu être fatale: trou noir, tourbillon, raz-de-marée, je venais de perdre connaissance. J'ai encore le goût de la mort dans la bouche. Cela ne m'a pas empêchée de recommencer...

Je consommais énormément, de plus en plus. J'ai passé les derniers mois de ma consommation en compagnie de Simon, jusqu'au jour où la police, sans prévenir, est venue me chercher à mon domicile et m'a emmenée au poste. Simon avait été arrêté, il fallait que je témoigne...(...)

Ce n'était pas la première fois que j'avais eu affaire à la police. J'avais été interpellée quelques années auparavant suite à une transaction dans la rue. (...)

Mon dossier a été transmis à la justice, à ma hiérarchie, au bureau des autos, partout. J'ai été condamnée à une peine de prison avec sursis pour consommation!

On m'a retiré mon permis de conduire. J'ai risqué la perte de mon emploi. J'ai eu l'immense chance de pouvoir le conserver grâce à un employeur qui a fait preuve de beaucoup d'humanité.

Je n'aurais jamais survécu à la marginalisation. En désespoir de cause, j'avais composé le numéro de Narcotiques Anonymes. C'est Steve qui m'a reçue pour la première fois. Par la suite, il m'a accompagnée à une de leurs réunions. Je lui exprime mon immense Gratitude pour sa disponibilité et sa générosité de cœur. J'ai essayé de faire preuve d'ouverture d'esprit, d'honnêteté et de bonne volonté et d'être à l'écoute de ce que les autres dépendants avaient à m'apprendre. J'ai suivi leurs suggestions et depuis, je fréquente régulièrement leurs groupes.

Aujourd'hui, je ne consomme plus, un jour à la fois. Je suis sortie de l'ombre et j'ai levé le voile sur ma vie. J'ai retrouvé l'essence et la saveur de l'existence. Il m'arrive de m'émerveiller en regardant les champs de tournesols en fleurs en été et de rêver les soirs de pleine lune. Je ne suis pas encore à l'abri d'une rechute mais j'ai repris espoir, confiance et foi en la Vie.

Je remercie mes enfants pour leur amour sans bornes et leur loyauté. Ils ont su me garder en vie.

Puisse ces quelques lignes susciter une lueur d'espoir chez ceux qui souffrent de la maladie de la dépendance.

Appel aux Don Juan du sexe tarifé

Prévention L'action romande «Don Juan» sensibilise les clients des prostituées aux risques - sida, hépatites ... - encourus par eux-mêmes, par leurs proches et par les prostituées.

Par Anne O'Neill
Infirmière au Quai 9

Les acteurs de «Don Juan», action de prévention auprès des clients des personnes exerçant les métiers du sexe, se sont réunis pour la huitième fois à la fin de l'été 2006. Financée par l'Aide Suisse contre le sida, Don Juan est une coordination romande regroupant les associations Fleurs de Pavé (Lausanne), Empreinte (Fribourg), Aspasia et Première Ligne (Genève). Cette opération a lieu une fois par année.

A Genève, Don Juan a planté sa tente dans le quartier des Pâquis du 11 au 15 septembre, sur le boulevard Helvétique du 18 au 22 septembre et a envoyé ses médiateurs - hommes et femmes issus de divers milieux professionnels incluant des travailleuses du sexe - à la rencontre des clients.

L'objectif majeur de Don Juan est la prévention et la promotion de la santé en rapport avec les infections sexuellement transmissibles comme le VIH/sida et les hépatites. Le contact direct entre

les médiateurs/trices et les clients des prostituées permet de personnaliser l'action de prévention, d'ouvrir le dialogue sur les relations encore taboues entre les clients et les travailleuses du sexe, sur les risques encourus dans ce contexte, sur les difficultés entravant la prévention...

Don Juan vise aussi à sensibiliser le client à la dureté du travail des travailleurs/euses du sexe, aux violences auxquelles ils sont souvent confrontés, à la vulnérabilité accrue des prostituées consommatrices de produits stupé-

fiant. De plus, l'action cherche à aiguïser la responsabilité du client dans le port du préservatif ainsi que, plus généralement, dans les règles du safer sex. Cette année, 122 contacts ont été établis aux Pâquis et 99 sur le boulevard Helvétique.

Fort de sa pertinence et de son succès, Don Juan poursuivra ses activités l'année prochaine et d'ici là, les associations romandes engagées dans la promotion de la santé, la prévention et le soutien aux personnes prostituées travailleront sans relâche!

De la première à la dernière ligne

Analyse Retracer l'histoire des structures résidentielles, c'est relater l'évolution de la société face à la toxicomanie. Une chose est certaine : cette approche coûte moins cher que le traitement en milieu hospitalier ou carcéral.

Par **Hervé Durgnat**

Directeur d'Argos, association d'aide aux personnes toxicodépendantes

La première structure résidentielle pour toxicomanes fut créée en 1958 aux États-Unis sous le nom de «Synanon» par Chuck Dederich (ancien membre des alcooliques anonymes, AA). Cette communauté thérapeutique est inspirée à l'époque par le modèle dit du Behaviorism¹. A cette période de l'histoire, cette expérience de vie communautaire pour traiter les personnes dépendantes de l'héroïne est révolutionnaire.

Son principe est lié au fait que ce sont d'anciens toxicomanes qui dirigent le traitement et cela sans le recours de spécialistes. La communauté «Daytop» créée en 1963 par un ancien de Synanon proposa des séjours d'une durée de 18 à 24 mois, avec la particularité de n'admettre que des personnes très motivées et volontaires pour un traitement orienté sur l'insertion sociale. Ce programme trouve son origine dans le modèle d'organisation dit «programmatisé»². Les premières psychothérapies de groupe furent intégrées à ce concept thérapeutique.

En Europe, les institutions de l'époque étaient intégrées au milieu psychiatrique, considérées comme des solutions alternatives à l'hospitalisation. Elles permettaient de mettre en place des procédures de décisions participatives «démocratiques», des thérapies de groupe, proposées par une nouvelle catégorie de professionnels dits «thérapeutes sociaux».

Les institutions en Suisse romande se sont grandement inspirées des deux modèles cités ci-dessus. A l'exemple de Genève, suite à des recommandations faites par la commission mixte en matière de toxicomanies à l'attention du Conseil d'Etat en 1977, la première communauté fut créée sous le nom du Toulourenc. Cette institution résidentielle de long terme est gérée par l'association Argos. Son équipe pluridisciplinaire propose depuis 1978 un programme

socio-thérapeutique basé sur l'abstinence et orienté vers l'insertion.

L'évolution des prestations s'est adaptée au fil des années aux nouvelles connaissances liées à la problématique en général. En 1985, l'association ouvrit les portes du CRMT. Ce centre résidentiel à moyen terme s'inscrit dans un dispositif complémentaire de soins, en proposant des séjours de courte durée. Il favorise l'expérience d'une vie sans usage de produits

transdisciplinaire⁴ est impérative face aux nouveaux défis qui nous attendent.

Dans les années 90, la politique Suisse en la matière a répondu de manière extrêmement pragmatique à la situation sanitaire générale. Les scènes ouvertes de Berne et Zurich contribuèrent à dégager des réponses immédiates à l'insupportable «laisser faire». Les politiques n'eurent pas le choix face à l'opinion publique. La situation sanitaire générale de

Dès lors, un arsenal de mesures administratives commença à apparaître dans les processus d'admission pour ces programmes. Ce levier puissant et sans concession, émanant de la Berne fédérale, vint heurter de plein fouet tous les concepts relatifs aux prises en charge communautaires. La notion de volontariat accompagnée d'une motivation sans faille en cours dans les années 80 laissait, il est vrai, bon nombre de «toxicos» à la rue. Le manque de transparence de certaines structures a aussi favorisé l'émergence de mauvaises représentations du secteur des communautés résidentielles et cela sans distinction de concept. Le modèle de l'abstinence qui prévalait sur toute autre forme de traitement ou d'accompagnement social était perçu comme le fruit de ce même modèle... alors qu'il n'en n'avait pas l'exclusive paternité.

Comme Argos, les institutions concernées par ce modèle spécifique de prise en charge ont néanmoins réagi rapidement et ont revu cette notion d'abstinence qui entourait leur concept de traitement. Dans la mesure de leurs dispositions légales cantonales, elles ont adapté leurs prestations aux nouveaux besoins en accueillant par exemple des personnes sous traitement de méthadone. Certaines ont même intégré l'usage limité et contrôlé de produits psychotropes. L'idée d'«accueillir» la personne, là où elle se trouve, et non là où elle devrait être, concourt à ce nouveau postulat : «donner l'accès aux conditions de vie qui vont lui permettre de retrouver les compétences utiles à une existence citoyenne la plus satisfaisante possible, pour elle-même et pour ses proches».

Permettre d'explorer d'autres modes de communication, avec soi et les autres dans un espace défini, retrouver un mode d'existence sécurisé sans usage problématique de produit répondent toujours à la même exigence du programme résidentiel.

Ces postulats participent toujours à l'idée qu'il est possible d'abandonner un comportement lié à l'usage de produits psychotropes pour d'autres bénéfiques. A savoir... être en lien, avoir une appartenance sociale reconnue, brisant le sentiment de solitude, de «déliance»⁵ sociale, d'intolérance admise ou de toute autre forme de maltraitance envers soi-même et les autres.

La deuxième démarche dans ce contexte de difficultés économiques a été de démontrer la complémentarité et la pertinence du travail de réseau de soin. L'ambulatoire est l'une des composantes du parcours résidentiel ou vice versa, qu'il soit médical ou social du reste. L'importance de travailler ensemble, afin de réduire un maximum les risques et d'augmenter les potentialités pour de meilleures conditions d'existence de l'usager-ère, démontre cette nécessaire coordination.

La troisième démarche dans ce sens a été de démontrer la qualité du travail réalisé dans ce type de prise en charge. Les conditions d'une certification estampillée «QuaThéDA et ISO» furent atteintes par la plupart des structures en Suisse. La visibilité du modèle fut accrue et a contribué à lever et clarifier certains doutes auprès de détracteurs potentiels. Enfin, les «sociaux» se dotaient d'outils d'analyse qualité-performance, utilisés habituellement par l'industrie et le commerce de biens et services.

L'ultime démarche fut et reste de résoudre l'épineuse question du ratio coût/efficacité. On peut dire néanmoins que les séjours résidentiels de type social coûtent moitié moins cher que les séjours hospitaliers, soins somatiques et psychiatriques confondus, et que les séjours de type carcéral. Ce constat comparatif ne saurait exempter d'une saine gestion et d'une recherche d'économies.

La pertinence du modèle trouvera dans un proche avenir une validité sans conteste, au vu de

l'éclosion bien visible d'une fracture sociale... La précarité viendra toujours sonner à notre porte pour nous rappeler à notre bon sens et à notre métier de liaison sociale... Que cette difficulté de vie ne soit que passagère. Qu'elle ne rencontre pas derrière la porte uniquement un juge ou un médicament pour sécuriser particulièrement ceux qui sont sur un «balcon de confort».

Entre la «Première Ligne» et la «Dernière Ligne», ce long processus de changement dans cette longue trajectoire de vie permettra de donner, je l'espère, une réponse, un réconfort, un soin, un lien, une écoute, une attention, un soutien, à ceux qui ont perdu un peu de tout cela. Nous serons là je l'espère pour proposer des actions de solidarité, des espaces d'entraide. Chacun est concerné, usagers-ères et prestataires.



psychotropes, exception faite du possible traitement de méthadone et permet dans ce contexte d'évaluer de nouveaux modes d'existence et de nouvelles perspectives de vie.

Le concept pédagogique de ces institutions, appelé «parcours Argos»³, donne des durées de séjour précises et organisées selon un processus de traitement préalablement établi. Dans ce sens, on peut l'apparenter au modèle dit programmatique évoqué plus haut.

Actuellement, la volonté de travailler ensemble des différents acteurs du réseau de soin est prégnante. La collaboration d'Argos par l'intermédiaire de son centre ambulatoire l'Entracte le démontre chaque jour. Son rôle de liaison est nécessaire dans la recherche d'un continuum thérapeutique. L'espace privilégié offert au travers d'un parcours résidentiel offre aux acteurs concernés de nouveaux espaces de rencontres et ouvre de nouvelles perspectives pour tous... Une approche

l'époque mobilisa tous les acteurs concernés et intéressés par une approche pragmatique, orientée sur une réduction des risques. Les mesures prises dans certaines grandes villes suisses ont vu le jour dans le cadre de différents projets audacieux, comme par exemple à Genève où l'actuelle association Première Ligne est née.

La tendance tentait plutôt d'appuyer ce type de projet, lié à l'urgence sanitaire et sociale. La survie des communautés thérapeutiques commença alors à se poser... Les modèles de prise en charge, orientés abstinence et intégration sociale, dits de «haut seuil» d'accessibilité, furent quelque peu laissés pour compte des priorités politiques, ne correspondant plus à l'attente exprimée quelques années auparavant. La crise économique qui débuta dans les années 90 vint renforcer cette situation identitaire difficile que traversaient les communautés résidentielles en Suisse.

1) Behaviorisme : fut fondé au début du XX^e siècle par le psychologue américain John B. Watson (1878-1958).
Réf: Carol Tavris et Carole Wade «Introduction à la psychologie, les grandes perspectives», Saint-Laurent, Erpi, 1999, 365 p

2) Le modèle «biérarchique-programmatique»: il part d'une volonté initiatrice, généralement déclarée ou tenue pour rationnelle, qui se fixe des objectifs à atteindre au moyen d'une stratégie déterminée. Celle-ci recourt après analyse à des techniques appropriées, le résultat, souvent appelé impact, pouvant faire l'objet de mesures. «Hiérarchique» souligne le fait que le modèle s'ordonne de haut en bas, «programmatisé», le fait qu'il se conçoit, se déroule et s'évalue en fonction de programmes, c'est-à-dire d'opérations réglées en vue d'atteindre l'objectif fixé le plus efficacement possible et au moindre coût. C'est le modèle qu'on retrouve dans toutes les institutions traditionnelles, administrations et universités, où il est sous-tendu par le principe d'autorité et de pouvoir. Efficace dans une société stable, il l'est de moins en moins dans une société en mouvement comme la nôtre (René Berger, Université du futur)

3) Programmes résidentiels Argos: référencés sur son site: www.argos.ch

4) Le modèle «transdisciplinaire», auquel je me suis référé plus haut, introduit un double enrichissement. «La transdisciplinarité concerne, comme le préfixe «trans» l'indique, ce qui est à la fois entre les disciplines, à travers les différentes disciplines, et au-delà de toute discipline. Sa finalité est la compréhension du monde présent, dont un des impératifs est l'unité de la connaissance». Et l'auteur du manifeste de préciser: «La recherche disciplinaire concerne, tout au plus, un seul et même niveau de Réalité... En revanche, la transdisciplinarité s'intéresse à la dynamique engendrée par l'action de plusieurs niveaux de réalité à la fois. Les trois piliers de la transdisciplinarité - les niveaux de réalité, les nouvelles logiques (dont la logique du tiers inclus) et la complexité - fondent la méthodologie de la recherche». (Basarab Nicolescu, «La transdisciplinarité, manifeste», éditions du Rocher, Paris, 1996).

5) Reliance, déliance: concept du sociologue Marcel Bolle De Bal, Professeur émérite de l'université libre de Bruxelles. Réf. M. De Bolle «De la reliance», Tome 1, Voyage au cœur des sciences humaines. Paris, L'Harmattan, 1998